

# L'AURORE,

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ANECDOTIQUE.

DEPELLUNT AURORÆ LUMINA NOCTEM. Ovid. Metam. lib. VII.

VOL. I.]

LUNDI MATIN, le 26 de MAI, 1817.

[ N<sup>o</sup>. 12.

MONTREAL :

PUBLIÉ PAR M. BIBAUD,

ET

IMPRIMÉ PAR J. V. DELORME,

RUE ST. PAUL, No. 137.

Conditions de L'AURORE.

Le PRIX de la Souscription est de QUINZE CHELINS par année, payables par moitié, de six mois en six mois et d'avance, outre les frais de la poste.

AGENS POUR L'AURORE.

Mr. A. A. Parent, N. P. — — QUEBEC;  
Mr. F. X. Boivin, — — TROIS-RIVIERES.  
Mr. Joachim Tellier, — RIV. DU LOUP.  
Mr. Geo. Homery, — — BERTHIER.  
Mr. L. J. Cazeneuve — — L'ASSOMPTION.  
F. H. Séguin, Ecr. — — TERREBONNE.  
Mr. J. B. Laviolette — RIV. DU CHENE.  
Benj. Cherrier, Ecr. — — ST. DENIS.  
Jos. Bresse, Ecr. — — — CHAMBLÉ.  
Mr. J. B. Perras — — — LAPRAIRIE.  
Mr. Jos. Watier Lanoix, — LES CEDRES.

BONAPARTE.

LONDRES, le 15 de Mars—Le mémoire sous la forme d'une lettre à Sir Hudson Lowe, dont nous avons mis une copie hier sous les yeux de nos lecteurs, a été publié en forme de Pamphlet avec des observations préliminaires, par Mr. Santine, qui se dit Huissier du Cabinet de l'Empereur." En voici quelques extraits.

"Je suis natif de l'île de Corse : à l'âge de quinze ans, j'entrai au service militaire dans le bataillon des tirailleurs Corses. Je me trouvai à la bataille d'Ulm, et à celles d'Austerlitz, de Jéna, d'Elau, de Friedland, de Ratisbonne, d'Eckmühl, d'Aspern, d'Ypersberg, et finalement à la bataille de Polark : après quoi je quittai la profession de soldat pour celle de courrier. Quand l'Empereur partit de Fontainebleau pour l'île d'Elbe, je me déterminai à le suivre, sans m'occuper du rang dans lequel je pourrais continuer mes services. Quelque tems après notre arrivée, je fus présenté à l'Empereur. Il reconnut un ancien soldat qui n'avait jamais manqué à remplir son devoir. Il eut la bonté de me donner les places de messager de son cabinet et de gardien de son porte-feuille. Je retournai en France, en 1815, à la suite de l'Empereur, et après la bataille de Waterloo, je l'accompagnai à Rochefort et à bord du vaisseau Anglais le Bellérophon. Enfin je fus l'un du petit nombre des serviteurs fidèles de sa majesté, qui eurent le bonheur de le suivre à Ste. Hélène, où pendant près d'un an j'ai servi près de sa personne.

L'Empereur à son arrivée, fut logé dans la maison d'un marchand nommé Mr. Balcombe, où il demeura pendant deux mois. La maison de Mr. Balcombe n'était ni convenable ni commode ; mais ce n'était nullement la faute de Sir George Cockburn. En toute occasion il s'efforça de concilier les devoirs de sa charge avec le respect et les égards dus au rang et aux malheurs de son auguste prisonnier. De là l'Empereur fut transféré à Longwood qui était autrefois une ferme appartenante

à la compagnie des Indes. C'est dans ce misérable asyle qu'il est encore. Sa chambre à coucher est à peine assez grande pour contenir un lit et quelques chaises. Cette misérable cabane a pour couverture du papier enduit de poix qui commence déjà à se gater, et au travers duquel passent la pluie et la rosée. Ajoutez à tous ces inconvéniens que la maison est infestée de rats qui dévorent tout ce qu'ils peuvent attraper. Tout le linge de l'Empereur, celui même qui a été envoyé dernièrement d'Angleterre a été coupé et mis hors de service par ces animaux ; car faute d'armoirs, il a fallu nécessairement mettre le linge sur le plancher. Quand l'Empereur est à diner, les rats courent dans l'appartement, et passent même entre ses jambes.

Le bruit qui a courru qu'il avait été bâti pour l'Empereur une maison qu'on disait avoir été envoyée d'Angleterre, est absolument faux : il est arrivé, il est vrai, quelques piéces de bois ; mais le gouverneur a déclaré qu'une maison ne pourrait être bâtie en moins de trois ou quatre ans.

Quand l'Empereur fut établi à Longwood, Sir G. Cockburn introduisit la plus exacte économie dans chaque branche de dépenses. Cependant l'Empereur ne manqua jamais du nécessaire, et l'amiral eut toujours soin qu'il ne fût rien refusé de ce qui en égard à la localité, à la personne de l'Empereur, et à son devoir, était indispensable.

Ce n'est pas l'économie que le nouveau gouverneur a introduit dans la maison de l'Empereur, c'est le manque de tout. On doit se rappeler que le gouverneur prit sur lui même la charge entière du maintien de Napoléon et de sa suite ; mais les provisions qu'il fournit furent toujours en trop petite quantité, et souvent aussi d'une mauvaise qualité. Dans le dernier cas, quand le maître d'hôtel de l'Empereur (Cipriani) s'est trouvé dans la nécessité de renvoyer les provisions, les articles n'ont jamais été remplacés par d'autres moins mauvais, et il a fallu attendre au lendemain. Il est souvent arrivé que se trouvent sans viande de boucherie pour la table de l'Empereur, le maître d'hôtel m'envoyait chercher un mouton pour lequel je donnais quatre guinées ; et souvent je ne pouvais me procurer que du lard pour faire de la soupe.

Le Capitaine Poppleton du 53<sup>e</sup> rég<sup>t</sup>. commissionné pour garder l'Empereur, s'il est homme d'honneur comme je crois qu'il l'est, ne manquera pas de rendre témoignage qu'il a souvent laissé de la chandelle pour éclairer ce séjour de désolation, ainsi que du pain, du beurre, de la volaille, et même du sel. La nécessité me força même souvent de me rendre secrètement au camp Anglais, pour acheter, des femmes des soldats du beurre, des œufs et du pain ; car autrement l'Empereur se serait passé de déjeuner, et même de diner.

Le gouverneur envoya sept domestiques à Longwood ; mais l'Empereur fut obligé d'en renvoyer quatre, faute de pouvoir les nourrir. Sur quoi le gouverneur accorda des rations de soldats aux trois qui restèrent. Souvent le maître d'hôtel Cipriani s'est trouvé dans la nécessité d'acheter le pain que ces trois domestiques recevaient du camp, pour suppléer aux provisions pour la table de l'Empereur qui n'étaient pas arrivées.

C'est un fait qui paraîtra incroyable,

mais qui n'en est pas moins vrai, que l'Empereur est limité à une bouteille de vin par jour. Le maréchal et madame Bertrand, le gén. Montholon et sa dame, le gén. Gourgaud, et le comte Las Casas, ont aussi chacun leur bouteille. Le Maréchal Bertrand a trois enfans, et M. de Las Casas un, de 15 à 16, et pour toutes ces bouches le gouverneur ne donne point de provisions.

Dans cette situation, l'Empereur a été contraint de vendre toute sa vaisselle pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Je l'ai moi-même mise en piéces avant qu'elle fut envoyée au marché. Le produit de la vente fut déposé par l'ordre du gouverneur dans les mains de Mr. Malcombe, et il ne fut pas permis à l'Empereur d'en toucher un seul denier. Quand le maître d'hôtel désirant suppléer à la pénurie des provisions fournies par le gouverneur, achetait quelque chose, qui ce arrivait presque tous les jours, il ne pouvait le payer que par des ordres sur Mr. Malcombe.

J'avais coutume de me lever à la pointe du jour, et quand je ne réussissais pas à tuer quelques pigeons dans le voisinage de notre demeure, l'Empereur n'avait souvent rien pour déjeuner. Les provisions n'arrivaient à Longwood qu'à 2 ou 3 heures après-midi ; et alors elles étaient d'une si mauvaise qualité que le maître d'hôtel était obligé de les renvoyer, et l'Empereur ne subsistait que du produit de ma chasse. En ces occasions, le cuisinier se trouvait heureux d'avoir apporté de Paris quelques biscuits avec lesquels il faisait de la soupe pour l'Empereur.

Il n'y a pas d'eau propre à faire la cuisine, à Longwood. Il y a pourtant à la distance de 1,200 verges de très bonne eau qui pourrait être conduite aux barraques de l'Empereur, sans qu'il en coûtât plus de 12 ou 1500 francs.

On ne peut avoir d'eau pour la maison que de cette fontaine, qui n'est ouverte qu'une fois le jour : à toute autre heure elle est fermée au cadenas. Elle est gardée par un officier Anglais qui n'est presque jamais présent quand on a besoin d'eau. Il y a un aqueduc pour conduire l'eau au camp Anglais ; mais on pense qu'il n'est pas nécessaire de faire la même chose pour l'infortuné Napoléon.

J'épargne à la grande et humaine nation Anglaise le tableau des autres insultes et humiliations auxquelles l'Empereur est exposé, ainsi qu'un plus long détail des plaintes que l'Empereur fait contre le gouverneur Sir Hudson Lowe. Je me contenterai de rapporter qu'à la dernière visite que le gouverneur fit à Longwood, et à laquelle j'étais présent, il s'oublia à un tel point que l'Empereur lui dit : "avez-vous fini de m'insulter ! éloignez-vous de ma présence, et que je ne vous revoie point, à moins que vous n'avez reçu ordre de votre gouvernement de m'assassiner ; vous me trouverez alors prêt à vous ouvrir mon sein : ma personne est en votre pouvoir : vous pouvez répandre mon sang."

Le climat de Longwood est en outre très mal sain : tout y est extrême, l'humidité, le vent, la chaleur.

L'Amiral Cockburn avait marqué un circuit de deux lieues pour la promenade de l'Empereur : le présent gouverneur l'a sans aucun motif, réduit à une demi lieue.

Les inconvéniens du climat de Longwood et particulièrement l'humidité à la

quelle l'Empereur est exposé, ont considérablement altéré sa santé; et c'est l'opinion de son médecin Anglais, qu'il ne peut y rester une autre année sans hazarder sa vie.

Le colonel Poniatowski a été renvoyé de l'île par l'ordre du gouverneur.

Nous partîmes de Ste. Hélène le 28 d'Octobre, dans la frégate Anglaise *Orontes*, et après avoir fait voile pour le Cap de Bonne-Espérance, nous retournâmes à Ste. Hélène. Nous restâmes plusieurs jours dans la rade sans qu'il nous fût permis de mettre pied à terre. L'Empereur ayant appris notre retour, fit acheter quelques provisions à James-Town, pour notre voyage, et les envoya à bord. Nous fûmes pourtant obligés de renvoyer les bêtes, le capitaine ayant insisté qu'elles fussent tuées sur le champ. Quant au vin, nous n'en avons pas goûté durant le voyage, n'ayant pas voulu consentir à ce que le présent de l'Empereur qui était notre bien, nous fût distribué en rations par le capitaine.

Le 25 de Février, nous abordâmes à Plymouth d'où je me suis rendu à Londres pour remplir la tâche pénible mais sacrée dont je m'acquitte en publiant ce récit."

#### DERNIERES NOUVELLES DE BONAPARTE.

Le navire *Cadmus* arrivé ici hier de Calcutta, fut bordé à la hauteur de Ste. Hélène, le 8 de Mars, par la Corvette Anglaise *Leverett*. On apprit à bord du *Cadmus*, du Lieutenant du *Leverett* plusieurs particularités concernant Bonaparte. Il était sérieusement indisposé, et l'on pensait que cette indisposition provenait d'une grande inquiétude d'esprit. Il se plaignait beaucoup de son emprisonnement dans l'île, et du mauvais traitement qu'il éprouvait; et il ne voulait ni recevoir des visites ni prendre de l'exercice. Les limites qui lui avaient d'abord été assignées pour sa promenade, avaient été réduites à environ neuf milles; parce qu'on avait trouvé des lettres en chiffres cachées dans les habits du fils de Las-Casas qui avait obtenu la permission de retourner en France; et qu'on supposait que ces lettres avaient rapport à quelque stratagème pour effectuer la fuite de Napoléon. Las-Casas a été envoyé au Cap. Les officiers chargés de la personne de Bonaparte le visitent régulièrement trois fois par jour, pour s'enquérir de l'état de sa santé, &c. et ils font un rapport de chacune de leur visite, de Longwood à la ville, au moyen du télégraphe. Il fait souvent attendre ces officiers deux heures entières avant de les laisser entrer, et il les reçoit ensuite avec froideur ou avec pétulance, mais toujours en tâchant de préserver sa dignité.

Nous apprenons du capitaine du navire *Horatio* arrivé hier de Calcutta, qu'il fut bordé à la hauteur de Ste. Hélène le 30 de Mars par le brig *Leverett* capit. Theed, qui informa que Bonaparte se portait parfaitement bien, et était devenu très réplet; mais qu'il se tenait renfermé, pour éviter de voir des étrangers. Il s'était plaint au gouverneur de l'importunité que lui causaient les visites sans nombre qu'on lui faisait; et il avait été défendu que qui que ce soit passât les limites assignées à l'ex-empereur. L'amiral Malcolm s'attendait à être relevé par l'amiral Pamplin qui était attendu de jour en jour. Pour preuve de la vigilance de ceux qui sont chargés de garder sa ci-devant majesté impériale, il suffit de dire que l'*Horatio* fut annoncé par le télégraphe, lorsqu'il était encore à 60 milles de l'île. Les provisions fraîches de toutes sortes étaient très-rares sur l'île: les étrangers ne s'en pouvaient point procurer; et un morceau de viande fraîche sur la table d'un général était regardé comme un grand royal.

PAR. de N. Y.

LONDRES, le 21 de Mars.—Le Lord Holland et le Lord Stanley ont protesté contre les résolutions de la Chambre des Lords contre la motion pour que les

papiers relatifs au traitement de Bonaparte à Ste. Hélène, fussent produits.

Le 4 d'Avril. Nos lettres particulières et les journaux de Paris de Mardi qui sont arrivés ce matin, font voir que l'esprit de faction s'est manifesté plus qu'ordinaire depuis quelque tems. La Gazette de France, fait mention d'un tumulte qu'il y a eu parmi les gardes du corps du roi à Versailles, ville où l'on dit que la famille royale va résider durant l'été. Le roi s'est montré aux fenêtres des Thuilleries et il en est résulté une émotion extraordinaire. Les royalistes et les "Jacobins" continuent à s'agacer. Les derniers ont "l'audace" de porter le violet, l'emblème de Bonaparte; montrant par là qu'ils se rappellent avec quelque sorte de plaisir qu'il est revenu il y a deux ans, gouverner la France pendant cent jours: et il se trouve dans le ministère Français des hommes qui ont "l'effronterie" d'excuser ces manifestations d'esprit de "trahison," sous le prétexte de sentimens libéraux. (COURIER.)

Le tumulte théâtral paraît appaisé; mais lorsque les partis opposés eurent appris que la tragédie qui l'avait occasionné, ne serait plus représentée, ils se promènèrent dans les rues et les avenues portant d'une manière très apparente leurs emblèmes distinctifs: les royalistes purs des rubans blancs à leurs boutonnières, et les constitutionnels des bouquets de violettes. La police a jugé à propos de se mêler de l'affaire, et a interdit l'entrée des jardins aux personnes qui porteraient l'un ou l'autre emblème.

Le 10 d'Avril. Nous avons reçu hier au soir des journaux de Paris de Dimanche, et ce matin le *Moniteur* de Lundi dernier.

Massena, prince d'Essling, est mort vendredi dernier, à son hôtel à Paris.

Le maréchal Macdonald est revenu de son indisposition, et il exerce pour le présent triennestre les fonctions de maj-général des gardes.

Un papier du matin dit: "On assurait hier dans les cercles politiques que Bonaparte serait bientôt transféré de Ste. Hélène à Malte. On ajoutait que cet arrangement était dû aux vives sollicitations de l'Empereur de Russie." Nous ne croyons pas un seul mot de tout cela.

D'après ce que disent les Journaux de province et les lettres privées, il paraît que la plus grande tranquillité regne maintenant dans tout le pays.

Le Lord Castlereagh a eu une rechûte hier matin. Le Docteur Bankhead, médecin de sa Seigneurie a été appelé pour soigner le noble Lord à sa résidence à Cray, comté de Kent.

Le 11 d'Avril.—Une lettre de Paris du 3 de ce mois dit que le roi est dangereusement malade; que sa goutte remonte presque jusqu'au nombril; et qu'il ne peut ni se lever ni se mouvoir sans aide.

Le 4 de ce mois le bouilloir d'un des STEAMBOATS de Londres, a crevé: huit passagers ont été tués, et le vaisseau a été mis en mille pièces. Le grand nombre de vaisseaux arrivés en Angleterre a fait baisser le prix du grain, et l'on s'attendait qu'il baisserait encore.

NEW-YORK, le 17 de Mai.—Le beau navire *Canton* est arrivé ici hier matin, en 22 jours de Liverpool. Il n'y avait point de nouvelles en Angleterre. L'Orateur s'étant trouvé indisposé, le parlement ne s'était pas réassemblé après l'ajournement de Pâques. On supposait que la taxe sur les rentes serait renouvelée pour subvenir aux dépenses communes. Le pays devenait plus tranquille, et le commerce se ravivait un peu. Le 17 d'Avril, sept des Luddites ont été exécutés à Leicester. La plupart ont laissé des veuves, et plus de trente enfans sont devenus orphelins. On dit que le gouvernement Anglais a défendu au Lord Cochrane d'aller à l'Amérique du Sud dans un vaisseau aussi grand que celui qu'il a acheté pour cet effet.

LONDRES, le 12 d'Avril.—On dit que les ministres ont reçu et accepté une proposition que leur a faite le roi d'Espagne,

de se faire médiateurs entre lui et les provinces indépendantes de l'Amérique du Sud; et que Sa Majesté nous offre en retour un commerce limité avec certains ports sur les côtes. On ajoute qu'à cet effet, Sir G. Cockburn doit commander une escadre destinée pour la côte de l'Amérique du Sud; et qu'il se fait déjà des préparatifs pour mettre ce plan à exécution. Si les ministres ont réellement adopté cette mesure, il est aisé d'en prévoir le résultat: Mr. Croker aura bientôt son salaire.

LISTE DE LOYD, 15 d'Avril. *Grave* send le 11 d'Avril. A fait voile, l'*Eweretta* pour Montréal. Le 12, le *Trader* pour Québec, l'*Omnium* pour Montréal.

Le 17 d'Avril.—Le Duc de Wellington se prépare à laisser Paris dans huit jours pour Londres, où il est attendu le 23, jour auquel le prince Régent doit donner une grande fête en l'honneur de St. George, patron de l'Angleterre.

Le 18 d'Avril. Le gouvernement Suédois est occupé à former des plans pour sa sûreté: un des moyens auxquels il a recours est la conscription.

Le brig *Océan*, arrivé en 21 jours de Havre, a apporté des Journaux de Paris jusqu'au 18 d'Avril.

Des lettres de Naples disent qu'il avait été découvert une conspiration dans ce royaume. Le Grand Seigneur est sur le meilleur pied avec les Deys d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Le Dey d'Alger a rétabli sa flotte. Il a déjà un nombre considérable de vaisseaux qui selon les derniers avis, s'appareillent pour une course en mer.

Le mariage de Madame Murat avec le général Macdonald a été célébré à Vienne. L'ex-reine vient d'acheter la Seigneurie de Rottingbrom à quatre lieues de Vienne.

On disait que le roi de France se portait mieux; cependant il ne paraît pas que Sa Majesté en soit encore au point de pouvoir prendre l'air comme de coutume.

NORFOLK, le 5 de Mai. Le capitaine Appleby arrivé de Honduras, informe qu'une petite goëlette montant un canon et ayant environ 35 hommes d'équipage, sous le pavillon de Carthage, a pris à la hauteur de la Balize, une tôle que Espagnole chargée d'un demi-million de piastres et de cochenille pour a peu près la même valeur.

BOSTON, le 7 de Mai,

Les derniers papiers de Londres contre-disent le bruit qui avait couru que Sir F. Burdett et l'Orateur Hunt se proposaient de passer en Amérique. Mr. Hunt a publié des documens qui prouvent qu'il est un riche fermier, et que lorsque Bonaparte menaçait d'envahir l'Angleterre, il offrit de prêter au gouvernement vingt chevaux et seize charriots.

BOSTON, le 9 de Mai.—Nous avons reçu par le brig *Catherine* des journaux de Dublin jusqu'au 13 d'Avril. Le prix du grain avait baissé en Irlande et en Angleterre. Un papier de Belfast dit que le commerce se ravivait dans cette ville et dans le voisinage. Le Col. Erskine avait été nommé gouverneur de la Nouvelle Galles méridionale. On pensait que cette colonie serait mise sur un pied plus respectable que par le passé, et qu'on n'y envèrrait plus les criminels. Des copies manuscrites de la lettre de M. de Montholon à Sir Hudson Lowe, circulent à Paris, et sont lues avec avidité dans toutes les coteries.

CURRACOA, le 19 d'Avril.—Nous apprenons de Puerto-Cabello que le gén. Morillo était arrivé à Maracay. Des lettres privées mentionnent que le Brigadier Réal a été mis aux arrêts dans le château de Colorado, à Laguyra, et que le brigadier Morales, les colonels Uriestietta et Quero, et le capitaine Alexos sont aussi aux arrêts à Puerto-Cabello. On n'assigne point les raisons de l'emprisonnement de ces officiers. Le brigadier Samano est capitaine général des Carraques AD INTERIM, son Excellence Don Salvador de Moxo étant parti pour Parme.

# L'AURORE.

Lundi Matin, le 26 de Mai, 1817.

LES derniers arrivages aux Etats-Unis ont procuré des nouvelles de Paris jusqu'au 18, et de Londres jusqu'au 19 d'Avril.

Le *Courier* de Londres semble vouloir faire regarder comme coupables de haute trahison quelques Parisiens qui avaient eu "l'audace" de se parer de bouquets de violettes ; et blâme hautement les Ministres de ce qu'ils ne punissaient pas exemplairement un crime si énorme. Nous ne saurions être de l'avis de Monsieur le *Courier* ; et il nous semble que le roi regnant, qui n'a peut-être que quelques mois à vivre, fait bien de laisser à son successeur le soin de punir ces scélérats comme ils le méritent. Tout ce qu'il pourrait faire en attendant, ce serait d'émaner une ordonnance par laquelle il serait ordonné à tout particulier d'arracher sans délai de son jardin ou de son champ, la fleur coupable ; afin qu'elle fût au plus vite extirpée du sol Français ; car en ce feroit, il couperait court à la tentation de faire des bouquets de cette fleur. Peut-être même serait-il à propos de décréter d'extirpation toute autre fleur de couleur violette, rouge ou bleue ; de peur qu'elle ne rappellât des choses qui ne sont pas à rappeler ; et de ne conserver en France que des Lys, des roses blanches et autres fleurs innocentes. Mais nous abandonnons au *Courier* de Londres le droit de donner des avis à S. M. Très-Chrétienne et à ses Ministres.

## COMMUNICATIONS.

MR. BIBAUD,

Un de vos correspondants qui n'a jamais fait de vers, à ce qu'il dit, va se mettre à en faire, pour qu'il ne soit pas dit qu'il n'y a point de poète en Canada. C'est à dire que si ce Monsieur réussit à faire fortir de son cerveau quelques bouts-rimés, il voudra qu'on le tienne pour poète. On doit sans doute le louer du motif qui le porte à écrire ; mais promettre de faire des vers quand on n'en a jamais fait, c'est promettre beaucoup ; et il semble qu'auparavant il aurait fallu faire essai de ses forces. *Quid ferre recusent, quid valeant humeri.* Quant à la condition à laquelle il veut travailler, qui est que vous imprimerez ses vers, bons ou mauvais, elle n'est peut-être pas aussi ridicule qu'on ferait d'abord porté à le croire. Tuca est apparemment au fait de la louable coutume du Canada ; il fait que nous autres Canadiens nous avons le bon-sens de trouver mausade tout ce qui est du crû de notre pays, et de regarder comme excellent tout ce qui vient de loin. Pensant que vous pourriez être *unus multorum*, et regarder comme mauvais ce qui serait bon, il est excusable de ne vouloir pas s'en rapporter entièrement à vous. Mais s'il n'est pas blâmable de côté là, peut-être l'est-il d'un autre. Il a lu autrefois, à ce qu'il dit, d'assez jolies pièces de vers de manufacture Canadienne. Qui dit, "autrefois," dit, "il y a bien longtemps." Il n'y a pas si longtemps néanmoins que j'ai lu moi-même d'assez jolies pièces de vers, du crû du Canada. Si Tuca souscrivait au SPECTATEUR, en 1813 et 14, il doit avoir lu ces pièces comme moi ; et s'il les a lues, il est littérairement et poétiquement parlant, innexcusable de n'en avoir rien dit. Si c'est par envie ou par jalousie qu'il n'a point parlé de ces pièces, il mérite que les siennes, fussent-

elles meilleures, ne soient pas mieux accueillies. Puisque j'en suis sûr ces vers, vous me permettrez de dire ce que j'en pensais dans le tems qu'ils ont paru, et ce que j'en pense encore aujourd'hui. Martial dit de ses Epigrammes : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.* Si la modestie ne l'avait empêché de louer tout haut son propre ouvrage, il aurait sans doute dit : *sunt mala, sunt quædam mediocria, sunt bona plura* ; et voilà le jugement que je porte des pièces de poésie en question. Mais quant il y aurait eu dans ces pièces plus de mauvais que de bon, l'auteur qui était évidemment un jeune homme, n'aurait-il pas dû être encouragé ? On a beau dire *poeta nascitur, non fit* : il est certain qu'il y a eu de bons poètes qui ont débuté par des pièces fort médiocres. Cassagne était un jeune ecclésiastique qui montrait du talent pour la chaire : Boileau apparemment mécontent de son premier sermon, l'atteint d'un trait de satire, et le jeune homme ne prêche plus. Sans ce trait là, peut-être Cassagne serait-il devenu un Massillon. Peut-être aussi sans une critique jalouse, ou du moins beaucoup trop sévère, pourrions-nous nous glorifier de posséder un bon poète.

VARIUS.

MR. L'EDITEUR,

Comme mon ami le Campagnard avait pris congé de vous, il me semble que vous n'aviez pas besoin de le congédier. Les deux mots qu'il vous a écrits étaient entre vous et lui, et vous n'auriez pas dû en faire mention dans votre feuille. S'il ne vous a pas exposé les raisons qu'il avait d'être mécontent de vous, c'est qu'il pensait que vous les devineriez aisément. Mon ami n'entend peut-être pas raillerie comme il faut ; et comme il est extrêmement sensible, les contradictions le peinent infiniment, surtout quand il croit qu'il ne les a pas méritées. Il est venu faire la veillée hier chez moi ; et voici à peu près comme il m'a parlé.

"J'avais déjà quelque sujet de me plaindre de l'Editeur. Il avait accueilli quelques-unes de mes productions ; mais il les avait accompagnées de remarques qui n'étaient pas propres à les faire goûter. Devait-il encore me rendre la fable du public, en inférant dans son Journal une pièce où, non content de me tourner en ridicule, on veut presque me faire passer pour fou. Dieu merci, je suis assez bien portant de corps et d'esprit, et je n'ai pas besoin d'aller à Anticyre, ni de prendre de l'Élébore ! Vous me direz que ce sont là des plaisanteries en l'air ? Cela peut-être, et cela peut n'être pas. Du moins ne devrait-on pas se permettre de plaisanter de la sorte. Mais passons là dessus. A quel propos me recommander la lecture de l'éloge de Louis XIV ! A-t-on vu dans mes pièces un seul mot à la louange de ce Bourbon, ou d'aucun autre individu de la famille ? Voudrait-on faire allusion aux petites louanges que je donne à l'Editeur de l'Aurore dans ma première pièce ? Il est vrai que ces louanges venaient là assez hors de propos, puisque à peine je connaissais celui à qui je les adressais. Mais si le Citadin a lu toutes mes productions, il a dû voir que je ne suis pas un flatteur de profession, et que les reproches que je fais contrepeuvent de reste les louanges que je donne. Mais le pire de tout ; ce qui a dû me choquer d'avantage de la part du Citadin et de celui qui a accueilli sa pièce, c'est la recommandation de l'ouvrage de Goldsmith intitulé

Histoire Secrète du Cabinet de St. Cloud ! Peut-on proposer publiquement à un honnête homme la lecture d'un tel livre comme profitable, sans lui faire affront ? Je voudrais bien savoir pourquoi une telle lecture me conviendrait plus qu'à un autre. Serait-ce parce que je me plaindrais plus qu'un autre au mensonge et à la grossièreté ? J'avoue que je n'ai point lu les œuvres de ce Goldsmith ; mais si j'en dois croire Pelletier, qui ne paraît pas suspect en ce point, on me recommande la lecture des œuvres d'un tourne-casaque, d'un homme qui passe d'Angleterre en France, pour ce faire Editeur d'un Journal, et par ce moyen accabler d'injures la nation Anglaise et son gouvernement ; et qui au bout de quelques années, repassé en Angleterre, obtient à ce qu'il dit son pardon, et se met à débiter les plus sales turlupinades contre ceux à qui naguères il produisait les louanges les plus insipides."

Je passe le reste sous silence, de peur de vous ennuyer ; car vous savez que mon ami parle longuement. Si vous ne jugez pas à propos de donner une place à ce morceau dans votre Journal, je vous prie d'en garder le secret. Par là vous épargnerez un nouveau chagrin au Campagnard, et vous obligerez son

VOISIN.

## Changement de Domicile.

LE magasin de H. BOSSANGE, est transféré à la rue St. Vincent située vis-à-vis l'Audience, dans la maison où était dernièrement le Bureau de la Poste, vis-à-vis le magasin de meubles de Mr. Rollo.

26 de Mai, 1817.

(0)

## AVERTISSEMENT.

LE Soussigné prend la liberté d'informer ses amis et le public en général qu'il recevra, à son Magasin, rue St. Paul, No. 137, près du Marché Neuf, LES LAINES pour être cardées au MOULIN A CARDES qui sera à l'Éperon de l'Île de Madame La Baronne Grant. Et de plus, les Etoffes pour être foulées, rasées, pressées et teintes ; le tout sera exécuté au prix le plus modique.

LOUIS COURSOLLE.

26 de Mai, 1817.

(0)

ON B — On trouvera constamment du Tabac de toute sorte, en gros et en détail, de la meilleure manufacture de Montréal : aussi, de L'ESPRIT FORT DE LA JAMAÏQUE en tonnes, pour de l'argent comptant.

L. C.

## Société dissoute.

LA Société qui existait ci-devant sous le nom de JAMES & ROBERT ORKNEY a expiré par consentement mutuel le 1er du courant. Tous ceux qui ont des demandes contre la dite Société sont priés de les présenter, et tous ceux qui lui sont redevables sont requis de payer immédiatement leurs comptes à ROBERT ORKNEY qui est dûment autorisé à cet effet.

JAMES ORKNEY.  
ROBERT ORKNEY.

Montréal, 26 de Mai, 1817. (388)

## James Orkney

INFORME ses amis et les pratiques de J. & R. O. qu'il continuera la Marchandise comme de coutume à l'ancien magasin, No. 81, rue Notre Dame, où toutes les faveurs seront reçues avec reconnaissance et le moindre ordre exécuté ponctuellement. Les marchandises qui lui restent seront vendues à un prix très modéré en gros ou en détail, vu qu'il attend par les premiers vaisseaux d'Angleterre un bel assortiment de MARCHANDISES SECHES, BIJOUTERIE, &c.

Montréal, le 26 de Mai, 1817. (388)

(COMMUNICATION.)

MR. BIBAUD,

En lisant le premier article de vos nouvelles étrangères, je me suis rappelé un trait assez plaisant, sur la manie de se tuer, si commune en Angleterre. Voici le fait. Je vous le communique en cas que vous jugiez à propos de lui donner une place dans votre Journal.

Un Breton d'un gros bon-sens, et qui passait pour le meilleur conseil de Londres, fut consulté par un citoyen, pour savoir s'il devait se défaire de lui-même : il lui exposa toutes les bonnes raisons qu'il avait de se pendre. "J'ai perdu, lui dit-il, tout mon bien dans le commerce ; je n'ai aucun parent qui soit en état d'y suppléer ; je n'attends aucun héritage : ma femme, depuis ma pauvreté, m'a abandonné ; elle s'est livrée à la débauche, et me deshonoré par sa vie scandaleuse. Mes enfans sont des libertins, qui n'attendent rien de moi, me méprisent : je n'ai aucun talent ; je ne suis d'aucune profession ; j'ai résolu de m'éter la vie pour mettre fin à mes malheurs. Que me conseillez-vous ?" "Je vous conseille de vivre, répondit l'homme au bon-sens. Il y a du remède à tout dans la vie : certains évènements imprévus peuvent naître ; la fortune peut entrer dans la maison d'un malheureux par tant de portes, que souvent lorsqu'on y pense le moins, on se trouve au niveau de ses affaires. Croyez-moi, Monsieur, ne vous tuez pas."

Le citoyen se retira résolu de vivre. Le lendemain il communiqua sa consulte à un de ses amis, qui ne la trouvant pas de son goût, en fit des reproches à l'avocat qui était de sa connaissance. Celui-ci ne désavoua pas de l'avoir mal servi, et lui fit cette réponse : "Votre ami ne tient à rien auprès de moi : je garde mes bons conseils pour ceux qui me sont recommandés, ou pour qui je me sens de l'affection. Si c'eût été quelqu'un pour qui j'eusse eu de l'estime, je lui aurais conseillé de se pendre ou de se flamber la cervelle. D'ailleurs puisqu'il faut vous dire tout, il y a longtems que j'ai une dent de lait contre lui ; j'ai été bien-aise de lui donner le mauvais conseil de vivre, pour me venger." UN SOUSCRIPTEUR.

LE CHIEN DU ST. BERNARD.

Un almanac Allemand publié depuis peu contient des particularités sur un chien nommé Barry, un des prédecesseurs de ceux qui ont péri dernièrement dans les neiges du mont St. Bernard. Cet animal intelligent servit l'hospital bâti sur cette montagne, l'espace de douze ans, et durant cet intervalle, il sauva la vie à quarante personnes. Son zèle était infatigable. Toutes les fois qu'il neigeait, ou que la montagne était couverte de brouillards, il partait du couvent pour aller à la recherche des voyageurs égarés. Il courait en aboyant jusqu'à en perdre haleine, et semblait se faire un devoir d'affronter le danger le plus imminent, en passant par les endroits les plus périlleux. Quand il voyait qu'il n'avait pas assez de force pour retirer de la neige un voyageur engourdi par le froid, il courait à l'hospital, chercher quelqu'un des religieux. Un jour cet animal intéressant trouva entre le pont de Drouaz et le glacier de Balsora, un enfant à quile froid avaitôté tout sentiment. Il se mit aussitôt à le lécher, et lorsque par ses caresses, il l'eut fait

revenir de son engourdissement, il lui suggéra par ses gestes de se mettre sur son dos, et de se tenir ferme dans cette posture, en passant ses jambes et ses bras sous son ventre ; et il le porta de cette manière comme en triomphe jusqu'à l'hospital. Quand la viellesse lui eut ôté ses forces, le prieur du couvent le pensionna à Berne, comme pour le récompenser de ses services. Il vint de mourir, et son corps a été embaumé et déposé dans le muséum de Berne. La petite fiolle dans laquelle il portait une espee de cordial pour les voyageurs en détresse est encore pendue à son cou.

STATISTIQUE RELIGIEUSE.

En admettant que la terre contienne un milliard d'habitans, d'après un calcul qui vient de paraître, on suppose qu'il y en a 170 millions en Europe, 550 millions en Asie, 150 millions en Afrique et 130 millions en Amérique. Dans ce nombre, on estime qu'il y a 9 millions de Juifs, 175 millions de Chrétiens, 160 millions de Mahométans, et 656 millions de payens ; de sorte que les Chrétiens ne forment qu'à peu près la sixième partie du nombre total des habitans de la terre. La religion est la seule puissance qui ne soit pas découragée par un calcul si désavantageux.

Un article de Rome du 11 de Janv. dit : "Le tribunal du Saint-Office sera, dit-on, modifié de telle sorte dans le cours de 1817, que ses fonctions seront les mêmes que celles des autres tribunaux : le gouvernement ayant jugé qu'il était dangereux de maintenir un corps devenu inutile, et qui semble armé contre la raison humaine. On peut dire que l'inquisition n'existe plus."

Pap. de Paris

Nous sommes informés d'une manière croyable, et nous ne doutons point que quiconque voudra s'informer du fait, fera convaincu, que plusieurs personnes de Leeds, renoncent aux commodités dont ils jouissent dans leur genre de vie, pour s'embarquer pour aller en pèlerinage à Jérusalem. Ces gens sont fermement persuadés qu'ils vivront dans cette ville, sans argent, sans travail, sans soins et sans douleurs, au moins pendant mille ans.

Leeds Intelligencer.

SAVOIR PRECOCE.

Les Académiciens de Paris ventent beaucoup l'esprit précoce d'un jeune homme nommé Villemain, qui a 22 ans remporta le prix du meilleur essai sur Montagne, et qui tout récemment, à 27, en a reçu un autre pour le meilleur éloge de Montesquieu. Il a été professeur à 20 ans, et il fait présentement des lectures publiques sur l'histoire d'Angleterre et la politique, au grand contentement des Parisiens.

Le peintre David est toujours en grande estime à Paris. Il a refusé £2500 de son dernier ouvrage, le tableau de la mort de Léonidas.

Un spéculateur ingénieux ou soi-disant ingénieux, propose un plan qu'il dit être très simple, pour jeter des ponts sur divers bras de mer, tels que le Pas de Calais, le détroit entre l'Ecosse et l'Irlande, l'Humber, la Saverne, &c. Il promet de mettre ce plan sous les yeux du public dans une couple de mois.

LES TROIS AVEUGLES.

Sur la Terre aux cieus et sur l'onde, Tout fuit le caprice du sort :

Trois aveugles menent le monde,  
L'Amour, la Fortune et la Mort,  
La vie est un bal que commence  
La Fortune tant bien que mal ;  
Vient l'Amour qui mene la danse,  
Et puis la Mort ferme le bal.

EPIGRAMMES.

Bas à quelqu'un tout le long d'une allée,  
Certain auteur sa pièce récitait  
Dont l'autre ayant la cervelle troublée,  
Bas contre lui de son côté pestait ;  
Lorsqu'un passant coupant leur promenade  
Audevant d'eux fit un grand bâillement.  
Paix, à l'auteur souffla son camarade,  
Un peu plus bas ! cet homme vous entend.

Un vieux prélat tout bouffi de son nom,  
Frappe se vit d'humeur apoplectique :  
Un vieux docteur, homme de grand renom,  
Appellé fut dans ce moment critique.  
Près du malade il s'assied, prend le pouls.  
Eh bien ! dit-il, comment vous sentez-vous ?  
Point ne répond. Notre rusé Boerhave  
Lui dit alors d'un ton un peu plus fort,  
Monseigneur. Rien ! Peste, le cas est grave !  
Prince... Au plus mal : Votre Altesse... Il  
[est mort]

REFLEXION.

Le sort nous devient-il funeste,  
Amis de fuir, de s'éloigner ;  
Le malheur est comme la peste ;  
Chacun a peur de le gagner.

AVERTISSEMENTS.

A VENDRE A CETTE IMPRIMERIE,

RECIT

Des traitemens qu'ont éprouvés les prêtres  
condamnés à être déportés à la Guyane,

PAR L'UN D'ENTRE EUX.

DE PLUS,

*l'Alphabet Français*

EN DEUX PARTIES.

AUSSI,

*L'Arithmétique,*

ET

*La Géographie*

EN MINIATURE.

CHAMBRE D'ASSEMBLEE,

MERCREDI, 12 Mars, 1817.

RESOLU, Qu'à l'avenir cette Chambre ne recevra des Pétitions pour des Bills privés que dans les premiers quinze jours de chaque Session.

RESOLU, Que cette Chambre ne recevra des Bills privés que dans les premiers vingt quatre jours de chaque Session.

RESOLU, Que les dites Résolutions soient imprimées pendant six mois, dans tous les papiers publics après la présente Session, et aussi un mois avant chaque Session pendant trois ans.

(Attesté) Wm. LINDSAY, Junr.  
Greff. de l'Assemblée.

HOUSE OF ASSEMBLY,

WEDNESDAY, 12th March, 1815.

RESOLVED, That this House will not receive any Petitions for Private Bills after the first fifteen days of each Session.

RESOLVED, That this House will not receive any private Bills, except in the first twenty four days of each Session.

RESOLVED, That the said Resolutions be printed during six months, in all the public papers after the present Session, and also one month before each Session, during three years.

(Attest) Wm. LINDSAY, Junr.  
Clerk Assembly.